

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion Scts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

La germination des plantes et leur croissance.

D'après tout ce que nous avons dit sur les sols, il est facile pour tous nos lecteurs de distinguer un sol argileux d'un sol sablonneux, et ces deux derniers d'un sol calcaire. De plus tous doivent être convaincus de la nécessité de la présence de l'humus dans ces trois principaux sols et leurs variétés, et, que, quand une terre en est privée, il faut y suppléer par des engrais ou des amendements.

Le sous-sol et le rôle important qu'il peut jouer en agriculture nous sont aussi connus, et quand quelques détails sur ces sujets nous échapperont, il nous suffira de recourir aux numéros précédents.

Aujourd'hui portons notre attention sur la germination des plantes et sur leur développement, et voyons quelle est l'action du sol, de l'air, de l'eau, de la lumière sur la graine qui tombe sur la terre. Cette étude devra nous porter à bénir la main Tout-Puissante qui a réglé avec une sagesse admirable, la nature dans ses plus petits détails.

La vie des plantes présente les phénomènes suivants: Lorsque la graine est mise en terre l'action de l'eau, de l'air et de la chaleur ramollit son enveloppe; l'amande se gonfle, se décompose et sert de nourriture au germe qui s'allonge dans deux directions différentes; une partie, nommée *radicule*, s'enfonce dans la terre pour y former les racines, l'autre partie se redresse, sort de terre pour s'élançer vers le ciel; c'est là la tige.

La durée du travail de la germination varie suivant l'espèce de graine, et aussi suivant la température et la préparation donnée à la terre. Quand les circonstances sont favorables le blé et le seigle sortent de terre en trois ou quatre jours, l'orge en huit jours; les graines à noyaux durs, comme celles du prunier, du cerisier, etc., demandent une année.

Quand la tige est sortie de terre elle grandit plus ou moins rapidement, pousse des bourgeons, développe des feuilles, des fleurs qui enfin se changent en fruits dans lesquels sont contenues les semences.

Voici maintenant comment s'opère la fructification, c'est-à-dire la transformation de la fleur en fruit: La fleur porte en elle le germe du fruit, nommé aussi le pistil. De plus, la même fleur porte aussi souvent en elle de petites tiges qu'on appelle étamines; l'extrémité supérieure de ces petites tiges est couverte d'une poussière très-fine, nommée *pollen*. Eh! bien, cette poussière s'échappe de ces tiges et tombe sur le pistil ou le germe, qui se trouve ordinairement au centre de la fleur.

Dès que le germe a été touché par cette poussière, il grossit, la fleur se fane, tombe, et le fruit se développe et mûrit. Lorsqu'au contraire, il n'a pas reçu cette poussière, le germe meurt avec la fleur, et on dit alors que celle-ci a *coulé*. Dans la plupart des plantes, telles que le blé, l'avoine, l'orge, le seigle, les choux, le panais, la carotte, la betterave, le pois, la fève, le trèfle, la pomme de terre, le pavot, le tabac, le lin, le germe et les tiges qui portent le pollen sont réunis dans la même fleur. Dans d'autres plantes, il y a sur la même tige des fleurs qui ne contiennent que le germe ou pistil, et d'autres qui ne renferment que les étamines. A ce genre de plante appartient le maïs (blé-d'inde). Dans certains végétaux, la fleur qui porte le germe est sur une tige, tandis que celle qui porte le pollen ou la poussière fécondante est sur une autre tige, comme dans le chanvre et le houblon.

Maintenant parmi les plantes il en est beaucoup qui ne vivent qu'une année, et qui meurent aussitôt après avoir nourri leur graine; tels sont le blé et les autres céréales, le chanvre, le lin, le choux, la carotte, la betterave, etc. D'autres espèces fleurissent et fructifient pendant plusieurs années.

Mais comment et d'où les plantes reçoivent-elles les principes qui les nourrissent, forment leur tissu et leur substance?

voilà ce que nous allons dire : Les plantes reçoivent leur nourriture de deux sources ; de la terre et de l'atmosphère. Dans la terre les racines s'enfoncent, s'étendent dans toutes les directions pour puiser les fluides qui conviennent à la plante qu'elles soutiennent. Ensuite ces fluides circulent dans toute la plante jusqu'à l'extrémité de ses branches et de ses feuilles. Outre les conduits intérieurs, il y a à l'extérieur de la plante de petites ouvertures que l'on nomme pores. Au moyen de ces pores, les plantes tirent de l'atmosphère des substances gazeuses (sous forme d'air) qui leur servent aussi de nourriture. Les matières prises dans le sol et dans l'atmosphère, étant introduites dans l'intérieur de la plante, subissent des changements qui font qu'une partie s'incorpore à la plante même, et opère ainsi son accroissement. Maintenant voici les agents indispensables à la nourriture et à l'accroissement des plantes : D'abord la chaleur ; il est vrai qu'elle ne fournit point de nourriture aux plantes, mais sans chaleur elles-ci ne sauraient ni vivre, ni croître. Cette chaleur est surtout indispensable aux fruits, qui n'acquiescent en général toutes leurs qualités que dans les années chaudes.

L'hiver pour les végétaux est comme la nuit pour l'homme, c'est un temps de repos. Si le froid devient très-intense plusieurs n'y résistent pas ; et ce froid est d'autant plus nuisible que l'air ou la terre où est la plante sont plus humides, et qu'une sève plus aqueuse (contenant plus d'eau) a engendrée des tissus plus mous. C'est ce qui explique un fait observé très-souvent ; que le bois et les fleurs des arbres sont plus souvent atteints de gelée dans les bas fonds que sur les coteaux.

La chaleur étant plus absorbée par la couleur noire que par les autres, elle réchauffe les terres de nuances foncées bien plus promptement que les terres blanches et humides.

Le second agent est l'air : il est aussi indispensable aux plantes qu'aux animaux. C'est au moyen de leurs feuilles que les plantes s'en emparent pour s'en nourrir. On ne peut douter de la nature fertilisante de l'air quand on considère la grande quantité de matières solides qui, tous les jours, se transforment en gaz par l'action du feu ou de la pourriture, et se répandent dans l'air. En effet où vont les vapeurs qui s'élèvent de l'océan, des fleuves, des lacs, etc., et la fumée qui s'échappe du bois que le feu consume. L'une et l'autre se répandent dans l'air, qui ne les reçoit que pour les préparer à servir de nourriture à de nouvelles plantes.

La lumière est aussi nécessaire à la plupart des plantes qu'elle est nécessaire à l'homme et aux animaux. La lumière est la première cause de la solidité du tissu dans les plantes, c'est aussi elle qui leur donne la couleur que nous leur voyons. Quand elle est unie à la chaleur elle donne la qualité aux fruits. Cependant les plantes ont aussi besoin d'obscurité ; par sans cela elles se dessécheraient.

Voici un résultat merveilleux de la couleur verte que la lumière donne à la plupart des plantes. Il y a dans l'air un gaz tout à fait nuisible aux animaux ; eh ! bien, pendant le jour les parties vertes des végétaux s'emparent de ce gaz, et donnent en retour un autre gaz qui est absolument nécessaire à la vie de ces mêmes animaux. Le premier de ces

gaz est connu sous le nom de gaz acide carbonique. Il s'échappe en grande quantité du charbon qui brûle et du vin qui fermente ; c'est ce qui explique pourquoi il est si dangereux de tenir des charbons ardents dans des vases ouverts, dans les appartements où l'on séjourne, ou de travailler dans le fond de certains puits où il se dégage. Cependant ce gaz qui tue les hommes et les animaux, quand il est en assez grande quantité, est l'aliment le plus important pour les végétaux. L'autre gaz, sans lequel ni les hommes, ni les animaux, ni même les plantes ne pourraient vivre, est le gaz oxygène, qui entre pour un peu moins d'un quart dans la composition de l'air. Pendant la nuit, c'est-à-dire lorsque les plantes sont privées de lumière, un phénomène contraire à celui que nous avons signalé plus haut a lieu. Les végétaux verts repoussent le gaz acide carbonique et s'emparent de l'oxygène de l'air. Aussi c'est toujours une grande imprudence de laisser des arbustes dans les chambres à coucher. Il est arrivé bien des fois que des enfants, qui couchaient au milieu des fleurs, y ont perdu complètement la santé et sont morts après quelques années d'une vie languissante.

Il faut donc à la graine pour qu'elle germe, et à la plante pour qu'elle accroisse de l'humidité, de la chaleur, de l'air et de la lumière. Cette connaissance est utile au cultivateur, car elle peut le diriger dans bien des cas.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Tout le monde a pu observer avec quelle rapidité la végétation a partout repris vigueur depuis que des pluies bienfaisantes ont arrosé de temps à autre le sol desséché. Les moissons certainement ont pris une apparence qu'on était loin d'espérer, et qui promet maintenant des résultats sinon également avantageux partout, du moins dans la très-grande partie des contrées agricoles du pays. Les journaux de tous les points s'accordent là-dessus. Il restera bien une diminution notable du foin ; mais encore cette diminution n'est point aussi générale qu'on a pu le penser. Pour notre part, nous avons vu dans certaines parties des townships de l'Est, dans les bas-fonds de la Côte de Beaupré, ainsi que dans les paroisses du bas du fleuve de nombreux champs de foin de très bon aspect. En somme, s'il n'arrive point d'accidents ultérieurs, il n'y aura qu'à bénir la divine Providence pour le bienfait d'une bonne moisson. On s'est plaint, en quelques lieux, de la présence des vers : nous ignorons si on a constaté des dommages sérieux.

Si la récolte prochaine est telle que nous la désirons et telle qu'elle se manifeste actuellement, ce sera un puissant mobile pour les nouveaux colons à poursuivre leurs efforts, vû qu'eux surtout, par la fécondité ordinaire d'un sol nouveau, ont tout à espérer dans une année favorable aux moissons. Aussi dit-on qu'au Saguenay particulièrement la récolte de cette année, comme celle des années précédentes, y offrira les plus

beaux succès, comme les encouragements les moins incontestables.

Ca donc été une heureuse idée de la part de notre ministre actuel de l'agriculture de se transporter dans ces contrées fertiles pour y voir de ses yeux comment Dieu et l'homme savent là concourir au progrès rapide d'une immense contrée par le seul moyen de l'agriculture. Aussi a-t-on complimenté sur place cet honorable ministre, et l'on a bien fait : d'autant plus que M. Evanturel ne s'est pas contenté d'une simple visite de touriste, mais il avait fait précéder cette visite de faits qui montrent que la part qu'il a prise dans l'Administration du jour n'est pas une sinécure officielle, mais une réalité active et intelligente. Et sur ce point, ce qui a été fait au Saguenay dans la distribution opportune de l'argent voté pour les chemins et autres travaux favorables à l'agriculture et à la colonisation a été fait pareillement ailleurs : ce qui fait que des hommages publics rendus à ces œuvres sont vraiment à leur place et de bon aloi ; quoique, dans des temps plus réguliers que les nôtres, dans le bon vieux temps des principes, dont on ne se souvient guère que pour s'en moquer, on laissait chacun faire son devoir sans songer même à l'en complimenter.

Il devra résulter de l'intelligence qu'on a mis, cette année, à donner à propos les deniers publics destinés aux travaux de la colonisation et de l'agriculture, que réellement ces deux grandes nécessités du jour feront des progrès marqués et tout propres à consolider définitivement le mouvement actuel en faveur de ces deux causes vitales. Ajoutez à cela l'espoir que notre peuple, quoiqu'on en ait dit, ne sera point troublé dans ses paisibles et heureux travaux par les bruits et le fracas de la guerre et de la milice, attendu que la mère-patrie vient de déclarer, à la clôture de son Parlement, qu'elle n'a nulle envie d'intervenir dans la guerre civile de nos voisins, et que ceux-ci, comme on sait, sont assez en peine d'eux-mêmes pour songer, sans provocation de notre part, à nous faire du mal. Ceci n'est point dit toutefois pour éloigner toute mesure sage adoptée par nos gouvernements pour la défense du pays. Notre pensée est déjà assez connue sur ce point pour ne pas y insister davantage. Du reste, vivons en paix, et travaillons à recueillir de plus en plus les bienfaits dont Dieu s'est plu à favoriser en tout genre notre heureux sol.

En effet, il n'y a point que la fertilité des terres et leur étendue immense qui rend notre Canada intéressant. Les mines, les forêts y recellent des richesses que l'Europe commence enfin à connaître et à apprécier. La grande Exposition de Londres a servi beaucoup, cette année, à cette double fin. On y a vu des échantillons en tout genre qui ont attiré une attention plus marquée que jamais. En même temps et à côté des produits naturels du pays, on y a également remarqué des œuvres d'art et d'industrie dues à l'esprit canadien. Et de part et d'autre, des médailles d'honneur sont venues distinguer et les produits de notre sol et les œuvres industrielles de ses habitants. Tout ceci est dans l'ordre. Que le canadien sache toujours

utiliser son sol et son esprit ; qu'il en soit loué et encouragé devant les hommes ; — c'est permis, c'est utile, c'est honorable. Mieux vaut cent fois cette gloire que celle si triste de se déchirer à belles dents comme en Italie, en Amérique, en Turquie, en Chine et partout.

Ne laissons point toutefois le sujet si intéressant des progrès de notre agriculture sans venir à quelques détails. Ces détails, il y en a partout ; malheureusement on ne les fait pas assez connaître, bien qu'ils soient si propres à stimuler le zèle des uns et à ouvrir les yeux ou les oreilles aux autres.

Monsieur le curé de Beauport vient de conduire une nouvelle colonie de ses paroissiens dans les terres fertiles du Saguenay, pendant que son confrère, Monsieur le curé de Rimouski, conjointement avec son digne vicaire et les paroissiens du lieu, s'occupent activement à établir sérieusement un collège agricole commercial et industriel. Nous en avons vu quelque chose de nos propres yeux. Si le tout, dans la suite, est conduit avec l'esprit d'ordre qui distingue ce qu'on a bien voulu nous présenter, immanquablement cette œuvre fera son chemin pour le bien réel de la jeunesse. Que Dieu bénisse donc cette œuvre et aide en tout les hommes bien intentionnés qui s'y sont dévoués ! C'est ainsi que l'agriculture remportera à la fin la victoire. Défricher, faire des chemins, ensemençer, tout cela est de première nécessité ; mais ça ne constitue point un peuple florissant et heureux par son agriculture. Il faut l'enseignement. C'est aux écoles à donner cet enseignement à la génération actuelle. Il en est plus temps que jamais. Saluons donc et encourageons hautement les institutions naissantes favorables à ce but. Quand, dans les écoles, on aura pris le plus et le goût de la vie agricole, entre tous les bienfaits qui en résulteront, il y aura celui de goûter un peu plus qu'on ne fait aujourd'hui la lecture des journaux agricoles, dont le but est de compléter l'enseignement des écoles.

Laissons, un instant, de côté, les intérêts de l'agriculture du pays pour jeter un coup d'œil à l'étranger.

Aux Etats-Unis, la victoire se range toujours du côté des combattants du Sud. Le Nord n'en reste pas moins ardent à vouloir exterminer la rébellion ; ce qui veut dire que cette guerre civile n'aura d'issue que dans la ruine réciproque des deux partis ; à moins qu'une intervention étrangère ne soit offerte à propos. Or l'Angleterre vient de se prononcer contre une telle intervention, et le gouvernement français, qui penche évidemment pour le Sud, n'ose rien précipiter sans l'assentiment de l'Angleterre. Si donc il n'y a pas entente de ce côté là, et que la guerre se poursuive comme elle est commencée, c'en est fait de la grande république, du peuple modèle et de la terre classique de la liberté. Ce colosse aux pieds d'argile, comme l'ont appelé d'éminents écrivains au commencement de ce siècle, va s'écrouler tout naturellement, et de ses pièces surgiront de petits états, républiques ou royaumes, précisément peut-être comme le colosse a commencé son existence. Ce sera un cercle vicieux allant ainsi plus ou moins loin dans le temps jusqu'à

ce que la démocratie ou les principes de 89 en aient fini là avec leur régime turbulent et faux. Il en est de même de l'Europe contemporaine. Son repos ne sera obtenu que lorsque les représentants couronnés des principes de 89 auront fait place à l'ordre chrétien des sociétés modernes : et cela n'est pas éloigné, tant les éléments de la tempête actuelle se mêlent et s'amoncellent sur l'Europe effrayée. On a tout fait pour légitimer ce que nous voyons depuis 89. On a écrit des livres en tout sens, on a fait gémir la presse sur tous les tons, on a usé la parole des philosophes et des rhéteurs au service de ces fameux principes, et voilà même qu'aujourd'hui on a trouvé un abbé pour prouver comme quoi ces principes n'ont rien que de chrétien : mais l'Eglise était là, Pierre, qui ne défaille jamais, et qui a reçu le dépôt de toute vérité nécessaire à l'homme, a confronté la doctrine exposée par l'abbé avec celle conservée dans ce dépôt sacré ; et voilà que l'abbé vient d'être condamné par Pie IX, successeur de Pierre et chef auguste de l'Eglise. Heureusement, l'abbé a reconnu *louablement* son tort ; puissent tous ses imitateurs dans la même erreur en faire autant pour l'acquiescement de leur conscience, pour le triomphe de la vérité et pour la paix du monde ! C'est le cas de citer ici ce que dit avec raison un journal belge sur Napoléon III, qui s'est toujours donné, on sait, comme l'héritier des principes de 89, le modérateur de la Révolution et le propagateur de la liberté dans le monde :

“ Il paraît que l'accord le plus parfait, dit ce journal, règne entre Garibaldi et Napoléon III, en dépit de tout le mal que le premier peut dire du second. Les promenades de Garibaldi, les harangues véhémentes qu'il a prononcées en Sicile constituent la mise en scène d'une comédie arrangée à Turin et à Paris, dont le dénouement sera l'invasion de Rome par les chemises rouges, la retraite de la garnison française et la reconnaissance des *faits accomplis*. En effet, il n'est pas difficile de constater qu'il existe une communauté de vues et d'intentions entre le chef de la Révolution en Italie et le gouvernement des Tuileries. D'un côté, Garibaldi voit à pleine bouche des outrages et des menaces contre Pie IX et contre le Saint-Siège ; de l'autre, les journaux révolutionnaires de Paris jouissent d'une licence sans fin dans les attaques et dans les calomnies auxquelles ils se livrent sans relâche contre la Papauté et contre les hommes et les institutions qui portent un caractère catholique. Le gouvernement impérial sévit contre les écrivains religieux qui ne montrent pas assez de respect pour la Révolution, et il supprime les journaux qui ont l'audace de défendre la Papauté et de venger la religion contre les attaques auxquelles elle est en butte chaque jour. En un mot, tandis que Garibaldi menace directement le Saint-Siège en Italie et se prépare à assaillir Rome, Napoléon III réduit au silence les défenseurs que la Papauté trouve encore dans la nation française, fille aînée de l'Eglise.”

Pour corroborer logiquement et historiquement son sentiment, le journaliste ajoute avec une égale raison ce qui suit :

“ La révolution italienne a été signalée, à toutes ses phases, par des *promesses violées*, par des *mensonges* et des *déguisements machiavéliques*, au point qu'il est fort difficile de se faire une idée exacte de la nature des choses, des sentiments réels et de la position des hommes qui y sont mêlés. Néanmoins il suffit de jeter un coup-d'œil sur ce qui se passe en France, à Turin et en Sicile pour voir qu'il y a évidemment coalition contre le catholicisme et la Papauté, qui est attaquée à la sourdine en France, ouvertement à Palerme et d'une manière hypocrite à Turin.”

Telle a été notre pensée dès le début de Napoléon dans la guerre faite à l'Autriche, où Garibaldi, comme on sait, avait son poste et son rôle. Après tout ce qui s'est passé depuis, on ne sait vraiment pas comment on peut expliquer la pensée de ceux qui prétent encore à Napoléon *les meilleures intentions*. A-t-on envie de le priver de son *haut génie* ou de le faire descendre jusqu'aux bas-fonds de la rouerie la plus éhontée ? Lui si clair-voyant, lui *catholique sincère*, lui protecteur-né de l'Eglise n'a pu encore comprendre ce que comprend si bien toute la catholicité ? — A d'autres une si lourde erreur. La *charité*, qui est immense dans son domaine, ne saurait aller toutefois jusque là sans compromettre la *vérité*, qui est la première ici. On dit que les événements prouveront *ces bonnes intentions*. Nous le voulons bien : mais que ces événements se hâtent et soient pleins de bienfaits pour réparer les maux dont l'Italie est écrasée depuis trois ans. En même temps, que ces événements se hâtent encore pour conjurer la consommation de forfaits que la Révolution est prête à faire fondre sur toute la société chrétienne par le plein exercice des principes de 89, le code sacré de la démocratie.

DIALOGUE.

Temps convenable à la coupe des céréales et du foin.

(Suite.)

PAUL.—Eh ! bien, Baptiste, tes pertes du passé t'ont-elles empêché de dormir, la nuit dernière ?

BAPTISTE.—Non, au contraire suivant votre bon conseil j'ai dormi comme dans mon enfance, mais je l'ai payé cher, car les rêves les plus fatiguants m'ont assiégé toute la nuit. Tantôt je calculais mes pertes avec amertume ; tantôt j'entendais les reproches de ma famille, etc., etc. Aujourd'hui tout cela m'a passé et repassé par la tête et m'était toute autre idée ; si ça continue, au lieu de mieux faire à l'avenir, je crois que je ferai encore plus mal.

PAUL.—Tiens, mon ami, si tu veux m'en croire, laissons là les rêves, oublions le passé et à l'œuvre pour améliorer le présent et l'avenir.

PIERRE.—A mon avis, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Maintenant dites-nous ce que nous devons faire de notre grain quand il est coupé ?

PAUL.—Voilà qui est très-important ; car de la manière de traiter le grain après sa coupe résultent de grands avantages ou des pertes quelquefois considérables.

BAPTISTE.—Toujours, ne nous effrayez pas cette fois-ci.

PAUL.—Non, je ne vous dirai que ce que vous avouerez vous-mêmes. Dites-moi, Baptiste, quel est votre usage, celui de vos voisins et de la plupart des canadiens, après la coupe de vos grains ?

BAPTISTE.—Quand on a coupé son grain on le met en javelles.

PAUL.—Croyez-vous que cet usage soit avantageux ?

BAPTISTE.—J'ai souvent entendu dire que c'est une mauvaise méthode.

PAUL.—Mais qu'en pensez-vous, vous-même ?

BAPTISTE.—Je vois bien dans vos yeux que ce n'est pas bon, mais je ne suis pas capable de dire pourquoi.

PAUL.—Et vous, Pierre, qu'en pensez-vous ?

PIERRE.—Je n'en pense ni bien ni mal ; mais je vous déclare d'avance que quand je connaîtrai votre opinion, je la suivrai.

PAUL.—Je te condamne d'adopter une opinion parce que c'est celle de telle personne ou de telle autre ; il ne faut accepter, en agriculture, un usage que lorsque l'expérience ou les raisons qui l'appuient prouvent clairement qu'il est bon. Dans le cas présent, vous ferez bien d'accepter le mode que je vais vous suggérer, parce qu'il est conforme au bon sens, et qu'il a toujours été essayé avec le plus grand succès.

Vous mettez votre grain en javelles ; c'est-à-dire, vous l'étendez sur la terre pour huit à dix jours et quelquefois plus. Eh ! bien, examinons ce qui se passe alors : La partie inférieure de la javelle est en contact immédiat avec la terre, aussi la paille et les épis en prennent la couleur et se détériorent. La partie supérieure est exposée aux fortes rosées, aux pluies et à la poussière que le vent entraîne. Maintenant que les pluies soient fréquentes, quels effets produisent-elles ? elles pressent les javelles contre la terre à laquelle elle communique l'humidité suffisante pour opérer la germination. Alors le grain gonfle, son enveloppe se brise et le germe se développe. Que ferez-vous de ce grain ainsi transformé ? vous le savez, il est entièrement perdu pour vous, et si vous le réduisez en farine, il ne pourra que gâter les grains demeurés intacts.

PIERRE.—Mais ces pluies prolongées n'arrivent pas tous les ans. Il y a des années où le temps de la récolte est bien sec.

PAUL.—Je le sais, mais quand vous commencez vos travaux de la saison, pouvez-vous dire qu'elle sera sèche ou pluvieuse ?

PIERRE.—Quant à ça, non.

PAUL.—Eh ! bien, dans l'incertitude quel est le parti le plus sage ?

PIERRE.—C'est le parti le plus sûr.

PAUL.—Oui, c'est absolument cela. Prenez toujours le parti le plus sûr, et quand il s'agit de faire sécher votre grain, après sa coupe, agissez comme si la saison devait être pluvieuse.

Quand vous partez pour un voyage de plusieurs jours vous avez soin d'emporter votre parapluie, et c'est sagesse de votre part ;

agissez ainsi à l'égard de votre récolte.

BAPTISTE.—Je ne sais pas où vous prenez tout ce que vous dites ; mais toujours c'est plein de bon sens, et bien fort qui ne vous écouterait pas. Mais continuez s'il vous plaît ?

PAUL.—Voici une méthode qui sans être la plus sûre, offre cependant des avantages. Aussitôt que votre blé est coupé liez-le en petites gerbes. Placez le lien environ au deux tiers de la tige, vers les épis. Évitez de serrer le lien trop fortement. Mais s'il y avait beaucoup d'herbes dans la paille, il faudrait attendre 4 à 5 heures avant de lier le grain en gerbes. Quand votre grain est ainsi lié, vous réunissez ensemble huit gerbes de la manière suivante : Vous mettez ces gerbes sur deux lignes parallèles, ayant soin d'écartier le pied et de rapprocher les épis, de sorte qu'elles se confondent. Quand ces lignes sont terminées, vous les couvrez de deux autres petites gerbes que vous disposez ainsi : Vous prenez des gerbes liées par le bas de la tige, vous réunissez leur pied au centre des deux lignes réunies, dans le sens de leur longueur et vous étendez les épis de manière qu'elles couvrent les têtes des autres gerbes. En agissant ainsi vous mettez votre grain à couvert des pluies ordinaires ; mais ce moyen qui serait insuffisant dans les saisons où les mauvais temps se suivent de près, peut être remplacé avantageusement par le suivant : Placez six petites gerbes en cercle, de manière que les pieds soient éloignés et que les têtes soient fortement pressées les unes contre les autres ; couvrez-les ensuite de deux autres petites gerbes disposées comme dans le cas précédent. Ces gerbes ainsi disposées peuvent passer dix, quinze et vingt jours sans souffrir ; car s'il vient des averses, l'eau coule rapidement sur la tige inclinée, comme sur un toit de chaume, et les épis groupées au centre n'en reçoivent pas du tout. Si le temps reste beau, le grain achève de mûrir et gagne considérablement en poids et en qualité, et la paille garde, en séchant, la plus grande partie des substances qui la rendent propre à l'alimentation des animaux. Voilà les avantages que procure cette méthode.

BAPTISTE.—Et ils sont grands !

PAUL.—Oui, ils sont grands, et il est déplorable qu'un moyen si simple et si efficace de préserver le grain des pluies soit si peu répandu.

BAPTISTE.—Vous aurez au moins à constater un progrès cette année ; car Pierre et moi nous ne manquerons pas de mettre vos conseils en pratique. Mais j'ai encore une question à vous faire : Faut-il traiter l'orge comme le blé ?

PAUL.—Oui, et même avec plus de soin ; car l'orge en javelles court plus de danger que toutes les autres céréales et germe avec plus de facilité.

PIERRE.—L'avoine souffre-t-elle aussi beaucoup des pluies prolongées ?

PAUL.—L'avoine peut supporter les fortes pluies avec moins de danger que les autres grains, cependant il est plus sage de la mettre aussi en meulon.

PIERRE, BAPTISTE.—Notre ami, tout ce que nous pouvons vous offrir en retour de ce que vous avez fait pour nous, c'est

notre docilité, et vous verrez qu'elle ne fera pas défaut ; car dans quelques semaines nos champs seront couverts de meulons.

Encore la "Revue Agricole."

De puis la publication de notre dernier numéro nous avons reçu une *correspondance* signée "Jos. Perrault, élève diplômé de Grignon." La forme et le ton, de cet écrit ne nous permettent pas de le publier. M. Perrault peut garder pour la *Revue* ses colères et ses intempérances de langage. Tout ce qu'il peut exiger de la *Gazette* est une réponse nette et claire à ce qu'il lui reproche ; nous allons le satisfaire :

M. Perrault dit que "si M. Pilote n'enseigne pas l'agriculture dans le collège même de Ste. Anne, il n'a pas le droit de prendre part aux délibérations de la Chambre d'Agriculture."

La loi veut que tous les professeurs d'agriculture dans les collèges incorporés, universités et autres établissements d'éducation publique, soient membres d'office de la Chambre d'Agriculture.—Stat. Ref. p. 397.

L'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne a été fondée par le collège de cette paroisse, elle est sous sa direction immédiate ; M. Perrault ne l'ignore pas. Maintenant que la corporation fasse enseigner l'agriculture dans les murs même du collège ou dans une maison du village, construite par elle pour cet objet, quelle différence cela fait-il, quant au droit de tous ceux qui prennent part à cet enseignement ? De plus, l'école de Ste. Anne est reconnue par le Gouvernement, qui la subventionne, et par la Chambre, qui l'honore de son patronage. Quoique fréquentée par un nombre d'élèves comparativement petit, elle n'en est pas moins un établissement d'éducation publique, ayant droit par conséquent d'envoyer ses professeurs aux assemblées de la Chambre d'Agriculture. Voilà tout ce que nous avons besoin de constater pour prouver que M. Pilote peut assister aux assemblées de la Chambre et y voter, malgré qu'il n'enseigne pas l'agriculture dans le collège même.

M. Perrault devrait garder pour lui les scrupules qu'il voudrait inspirer aux autres ; car de quel droit a-t-il siégé lui-même à la Chambre après y avoir perdu sa place de secrétaire par une résignation forcée ? En quel collège incorporé a-t-il enseigné l'agriculture ? où a-t-il jamais tenu une école régulière ? L'Ecole de Varennes a-t-elle jamais existé en dehors de son prospectus ? Aussi la Chambre, après mûre réflexion, a-t-elle décidé que tous les titres de M. Perrault ne lui donnaient pas le droit d'assister à ses assemblées.

M. Perrault paraît attacher une grande importance à ce titre de *diplômé de Grignon*. Il le met partout. Pour que ce diplôme eût toute la valeur qu'il lui attribue, il devrait au moins le faire contresigner par les citoyens de Varennes, et par tous ceux qui ont visité la *Ferme-essai* où il a dépensé tant d'argent, et surtout de réputation agricole.

M. Perrault parle de *mauvaise foi*, de *grande responsabilité*, de *maladresse* à la charge du rédacteur de la *Gazette*, qui, au fond, n'a rien à voir avec toutes ces politesses du journaliste *fourvoyé*. Mais ce qui surpasse

toute idée de convenance, de logique et de justice, c'est que M. Perrault croit devoir dire toutes ces belles choses au nom de la *Chambre d'Agriculture*, comme organe officiel de cette institution, et, ce qui est plus écrasant pour ses adversaires, comme *diplômé de l'Ecole de Grignon*.—Est-ce là, M. Perrault, de la bonne foi ? Quand donc la Chambre vous a-t-elle chargé de nuire à d'autres publications agricoles que la vôtre ? et surtout à la *Gazette des Campagnes* ? Quand vous a-t-elle également chargé d'attirer la malveillance sur l'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne. Faites le bien, monsieur, tant que vous le pourrez dans votre domaine, mais laissez aux autres le même plaisir ou le même devoir. Surtout, pour leur chercher noise, n'allez point usurper le nom et l'autorité de la Chambre d'Agriculture, pas plus que l'influence inutile de vos titres scientifiques, assez compromis par vos essais en tout genre.

Mais nous sommes sûr que la Chambre ne vous a nullement autorisé dans la campagne que vous avez entreprise contre tout ce qui se fait à Ste. Anne. Voudriez-vous en venir à recevoir encore de la part de la Chambre d'Agriculture quelque désaveu public tel que vous en avez été l'objet déjà en 1858 ?

RECETTES AGRICOLES.

Moyen d'empêcher que la "patate" ne s'empare de la tige du chou et ne la fasse périr.

Il arrive fréquemment que des choux ayant la plus belle apparence sont tout-à coup arrêtés dans leur croissance, se flétrissent et périssent. Si on les arrache pour connaître la cause de leur ruine, on aperçoit entre la tige et les racines une excroissance considérable qu'on nomme *patate*. Cette *patate*, causée par la présence d'un ou de plusieurs vers, intercepte les substances que les racines tirent de la terre, les empêche de monter dans la tige et d'arriver aux feuilles, et celles-ci privées de leur nourriture périssent. On a vu des champs entiers, après avoir donné les plus belles espérances, dépouillés entièrement de ce qui faisait leur richesse. La grandeur du mal a fait chercher les moyens de le combattre et a fait découvrir le suivant : Lorsque le temps de planter les choux est arrivé et que vos fosses sont faites, mettez au fond de chacune d'elles une cuillerée à soupe de chaux éteinte et une égale quantité de charbon de terre pulvérisé, ensuite lorsque vous mettez le chou dans sa fosse mêlez la terre aux substances qui y sont déposées. De cette manière quand les vers arriveront, ils trouveront la place si bien défendue et d'un abord si redoutable pour eux, qu'ils s'enfuiront et vos choux demeureront sains et saufs.

Moyen de bien conserver les pommes et leur donner le goût d'ananas.

Quand vos pommes sont cueillies, choisissez les plus grosses et les plus belles, essuyez-les avec un linge blanc et laissez-les encore sécher pendant quelques heures. Quand les pommes sont ainsi préparées, mettez-les dans une boîte de sapin, de la manière suivante : Prenez de la fleur de sureau bien séchée à l'ombre, mettez-en un lit de deux poches d'épaisseur au fond de la boîte, ensuite couvrez ce lit d'un rang de pommes, sur ces pommes mettez encore un lit de fleur de sureau, mais plus mince que le premier, puis encore un rang de pommes et ainsi jusqu'à ce que la boîte soit complètement remplie, de manière que la tout se termine par une couche de sureau. Après ce travail fermez la boîte avec soin et collez du papier sur toutes les fentes.

Si cette opération a été bien faite, et qu'il ne reste aucun vide entre les pommes, elles se conserveront parfaitement, même jusqu'à la fin de l'été.

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

Deuxième partie—LE CHEMIN DU MALHEUR—(Suite)

Ces gens-là, ces marchands de paroles creuses, ces faussaires de charité, n'ont de consolations prêtes que pour les gens heureux; ils veulent être vantés, célébrés, admirés; ils écrivent et parlent avec emphase, leurs grands sentiments sont comme des bulles de savon; viennent les malheurs, et ces beaux consolateurs vous tournent le dos avec mépris et vont porter ailleurs leurs protestations de dévouement. Le prêtre, au contraire, fréquente peu la maison du riche, non pas qu'il le méprise ou le haisse, mais parce que sa présence est moins nécessaire; vous le rencontrerez le plus souvent dans le cachot du prisonnier, dans la chaumière, au chevet du mourant, au pied de l'échafaud, partout où il y a à instruire et à consoler.

Plusieurs mois se passèrent sans que j'eusse reçu aucune nouvelle de France. Enfin, un dimanche au sortir de l'instruction le tambour nous réunit. Un vaisseau était arrivé de France porteur de dépêches; nous nous formâmes en carré autour des officiers, le gouverneur nous fit un petit discours pour nous annoncer que plusieurs d'entre nous dont ses rapports et ceux des commandants de vaisseaux avaient signalé le repentir et la bonne conduite, venaient de recevoir les uns grâce entière, les autres un adoucissement de peine; il nous exhortait à mériter une pareille faveur. Le cœur me battait avec violence: étais-je du nombre de ceux sur lesquels la clémence impériale s'était étendue? avais-je le droit d'espérer de revoir un jour ma famille? Lorsque le commandant eût cessé de parler, les tambours battirent; et un officier lut à haute voix la liste des graciés. J'étais du nombre, le temps de ma déportation était réduit à cinq années. Quel moment de bonheur! cinq années seulement! j'aurais baisé les pieds du commandant: dans cinq années je reverrais mon Henriette, dans cinq années mes enfants me seraient rendus. Avec les dépêches, plusieurs lettres étaient arrivées, il y en avait une énorme pour moi, un sergent nous les distribua et nous rompîmes nos rangs. Je tremblais d'émotion, je courus m'enfermer dans ma case, il me semblait que je ne serais jamais assez seul. Je tournais entre mes mains ce grand carré de papier dont le cachet avait été brisé (car toute notre correspondance était lue), je le baisais comme un ami. Que renfermait ce paquet? je l'avais dans la main, je cherchais à deviner le contenu, je faisais mille suppositions contradictoires, et cependant j'hésitais encore.

Enfin je me décidai: il y avait cinq lettres sous la même enveloppe; je regardai l'écriture, je ne reconnus pas celle de ma femme, elle était donc toujours folle, ô mon Dieu! Je dépliai la lettre de Georges; aux premières lignes je poussai un grand cri, Henriette avait cessé de souffrir, mes enfants étaient orphelins! Je restai longtemps abîmé dans un sombre désespoir, je maudissais ma vie, je maudissais ma grâce. Après ce premier accès de douleur, je lus et relus la lettre de mon beau-frère et celles de mes enfants. Quelques heures avant de mourir elle avait recouvré sa raison.—Dites-lui que je lui pardonne, que je l'aime, que je le prie de vivre pour vous, que ma dernière pensée a été pour lui, que je le prie de me pardonner, je n'ai pas su faire son bonheur. Misérable! que je lui pardonne, moi, à cet ange! moi, son bourreau! Ce jour-là je me sentis frappé à mort, je n'avais pas le courage de la résignation; depuis ce terrible malheur je ne me relevai pas. Quelque temps après une tentative d'évasion eut lieu; l'instituteur, chef du complot, frappa avec un long clou, dont il s'était fait un poignard, un gardien, et l'étendit mort à ses pieds. Deux jours après, les fugitifs furent repris et mis aux fers; l'instituteur, sûr du sort qui l'attendait, eut le triste courage de s'empoisonner avec le suc d'une plante vénéneuse. Il mourut dans d'horribles convulsions, et son dernier soupir fut un blasphème.

Deux ans se sont écoulés depuis cette époque; la justice du gouverneur et le dévouement de nos aumôniers a produit dans le pénitencier les fruits les plus heureux. Ranimés par l'espérance d'un pardon dont ils s'efforcent de se rendre dignes, les déportés donnent peu de sujets de plainte. Un petit nombre d'incorrigibles a été relégué dans l'île du Diable, leur sort est misérable, tandis que celui de leur compagnon s'adoucit chaque jour. Plusieurs sont déjà repartis pour la France, le cœur plein de repentir et de reconnaissance; d'autres en grand nombre, transportés sur le continent, sont entrés au service des colons, ou même ont obtenu des concessions provisoires qui plus tard deviendront leur propriété s'ils continuent à se bien conduire. Je suis au nombre des plus favorisés. Depuis cinq mois, j'habite une jolie maison abritée par un groupe de palmiers, avec la vue de la mer. Mon jardin est rempli d'arbres et de fleurs; mais que m'importe? mes forces sont à bout, le chagrin a blanchi mes cheveux, creusé de rides mon front; je sens la mort dans ma poitrine; elle me courbe vers la terre, je ne suis pas digne de vivre.

Adieu, chers enfants, j'ai été bien coupable, mais l'expiation a été terrible. Je ne puis vous laisser autre chose que ce journal, souvenez-vous que c'est la confession d'un père, rappelez-vous au moment des tentations sa triste histoire, racontez-la à ceux que vous verrez chancelants dans la voie du bien; puisse-t-elle servir d'enseignement aux malheureux qui songeraient à m'imiter! Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir, partout ailleurs il n'y a que déception, misère et remords. Je voudrais pouvoir vous serrer sur mon cœur avant qu'il cesse de battre, je n'aurai pas cette consolation. Qu'au moins ma dernière bénédiction arrive jusqu'à vous. Merci pour votre amour, merci à Georges, aimez-le et imitez-le. Je vous recommande Marie, votre sœur, soyez son conseil et son appui. Dans le paquet qui renfermera ce journal et quelques lettres, elle trouvera la petite médaille que sa mère m'a donnée, qu'elle la porte en souvenir d'une mère sainte et d'un père malheureux. Soyez bons, soyez unis, soyez religieux, je vais rejoindre mon Henriette! priez pour moi, adieu, adieu, je vous bénis.

PIERRE.

Guyane française, 18 juillet.

He de la Mère (Guyane française), 5 décembre.

Monsieur et cher confrère,

J'ai l'honneur de vous transmettre la nouvelle de la mort de Pierre *** , votre ancien paroissien déporté à la Guyane française. Soyez assez bon pour remettre à ses enfants les deux manuscrits et la médaille enfermés dans ce paquet.

Pierre *** est mort dans les meilleurs sentiments, me chargeant de demander en son nom pardon à ceux qui l'ont connu, pour le mauvais exemple qu'il leur a donné et pour le mal qu'il a pu leur faire. Sa conduite a été parfaite tout le temps qu'il a passé au pénitencier. M. le gouverneur général, après avoir il y a deux ans obtenu pour lui une diminution de peine, avait dans ces derniers temps demandé sa grâce entière. Quand elle est arrivée, car il est mort libre, il était trop tard. Le chagrin que lui avait fait éprouver la mort de sa femme le minait depuis longtemps, et depuis près d'un mois il ne quittait plus le lit, orchant le sang, mais, calme et résigné au milieu de ses souffrances. La nouvelle de sa grâce, qu'il a reçue avec reconnaissance, ne lui a fait aucune illusion. Deux jours après il s'est éteint entre mes bras, plein de repentir et de confiance. Ses dernières paroles ont été des paroles d'amour pour sa famille.

Ces détails seront, je n'en doute pas, une grande consolation pour ses enfants, et une grande joie pour votre charité.

Agrérez, monsieur et cher confrère, l'assurance de ma haute considération.

L'abbé ***,

Aumônier du Pénitencier.

A monsieur le curé de Ronciéras (Var).

FIN.

FÉLIX

ou

LE JEUNE CULTIVATEUR.

Un jour d'été, M. Dulac, propriétaire d'une jolie ferme dans les environs de Fontainebleau, s'étant égaré à la promenade, arriva dans une petite vallée où paissait un troupeau de moutons. Le berger qui les gardait était couché sous un hêtre touffu. Comme il ne faisait aucun mouvement, M. Dulac, pensant qu'il dormait, s'avança doucement vers lui, pour le réveiller et lui demander son chemin.

Il s'approcha donc du jeune berger endormi ; mais ce qui l'étonna beaucoup, c'est qu'un livre était ouvert sous la main du berger. Curieux de voir quel était ce livre, il se baissa, et il vit que c'était un ouvrage latin : les œuvres de Virgile. Virgile est un auteur qui a célébré en beaux vers les charmes de la campagne et donné des préceptes d'agriculture.

Extrêmement surpris, M. Dulac ne voulut pas d'abord déranger ce jeune homme ; il s'appuya contre un arbre, et, en attendant qu'il s'éveillât, il le considéra en silence.

C'était un enfant d'environ seize ans. Ses habits étaient grossiers, mais d'une propreté extrême. Les traits de son visage étaient délicats, ses cheveux fins et bouclés, ses mains blanches. En ce moment il paraissait tourmenté par un songe pénible : sa poitrine s'agitait convulsivement, et quelques sanglots martelés sortaient de sa bouche. En s'agitant, il fit un mouvement violent qui le réveilla. Il ouvrit les yeux, vit en face de lui M. Dulac, qui le regardait, et il se leva aussitôt ; il porta poliment la main à sa casquette et voulut s'éloigner. M. Dulac le retint.

— Mon enfant, lui dit-il, je viens de voir à côté de vous quelque chose qui m'a beaucoup surpris, un livre ouvert, et ce livre est Virgile. Est-ce que vous lisez Virgile ?

— Oui, monsieur, répondit l'enfant d'un air modeste.

— Mais si vous lisez le latin, c'est que vous avez reçu une éducation très-soignée ; et, dans ce cas, comment se fait-il que vous soyez réduit à garder les moutons ?

L'enfant répondit d'un ton aussi modeste, mais plus ferme :

— Il n'est pas impossible qu'un orphelin bien élevé tombe dans la misère : cet orphelin, c'est moi.

— Mais, enfin, qui êtes-vous, d'où venez-vous, quel est votre nom, votre famille, votre pays ?

— Je m'appelle Félix, je garde les moutons de la ferme voisine, que vous pouvez apercevoir en montant jusqu'au sommet de ce coteau. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Cette réponse un peu fière mécontenta M. Dulac sans le rebuter.

— Je suis surpris, dit-il, qu'un jeune homme de votre âge ait des secrets.

— Et moi, répondit Félix, je suis surpris qu'un inconnu croie avoir des droits à ma confiance.

Cette réponse, quoique vive, était si juste, que M. Dulac ne s'en offensa pas. Au contraire, elle redoubla l'intérêt que lui inspirait cet enfant mystérieux.

— Ma curiosité, dit-il, est si naturelle, que vous ne pouvez vous en fâcher : l'intérêt qu'inspirent le malheur et la jeunesse suffit pour la justifier. Je n'insiste pas, gardez vos secrets.

— Monsieur, dit Félix, touché de ce langage, si j'ai mal répondu à vos marques de bienveillance, veuillez m'excuser. Vous avez vu entre mes mains un livre écrit dans une langue qu'on enseigne pas aux enfants de la campagne ; vous en avez conclu que j'ai reçu une éducation supérieure à l'état où vous me voyez. Je n'en disconviens pas. Ne m'en demandez pas davantage... oh ! je vous en supplie, ajouta-t-il, les larmes aux yeux, n'abusez pas d'un secret que vous m'avez surpris dans mon sommeil ! Je suis un enfant délaissé et malheureux ; mais je gagne ma vie en me rendant utile, et vous la troubleriez, cette vie innocente, si vous étiez capable de me trahir. Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, promettez-moi de ne parler de moi à personne.

M. Dulac était vivement ému. Il y avait dans la voix, dans l'accent, dans le regard de Félix, quelque chose qui annonçait la sincérité, l'innocence, la candeur, et qui inspirait la confiance.

Il lui promit ce qu'il lui demandait, et se remit en route d'après ses indications, après lui avoir annoncé qu'il reviendrait le voir.

En effet, cet enfant lui avait inspiré un véritable intérêt, et, pour mieux faire sa connaissance, il dirigea sa promenade du même côté. Il s'attachait à lui chaque jour d'avantage ; il semblait à cet homme bienfaisant que c'était Dieu même qui lui adressait cet orphelin abandonné de tout le monde, et qui lui ordonnait d'en prendre soin. Félix, de son côté, sans accorder encore sa confiance à M. Dulac, était sensible à ses bontés. Il se fit une douce habitude de s'entretenir avec lui, et, comme le jeune homme avait un esprit juste et vif et une instruction aussi solide que variée, M. Dulac trouvait un charme infini à sa conversation. Il résolut de lui être utile et de le recueillir dans sa maison. Mais auparavant il voulut prendre des renseignements sur son compte et il se rendit secrètement à la ferme voisine, dont Félix gardait les troupeaux.

Le fermier était absent. Ce fut la fermière qui répondit aux questions de M. Dulac. Elle ne tarissait pas sur les louanges de Félix ; mais elle ne le connaissait que depuis six mois, et ne savait sur son compte que ce qu'elle avait vu pendant ce court espace de temps.

— Monsieur, dit-elle, cet enfant vint, un soir d'hiver, frapper à notre porte. Il ne nous dit que ces mots, d'une voix douce : "Un peu de pain, s'il vous plaît, en travaillant." Nous lui fîmes diverses questions : "Je ne veux pas mentir, dit-il ; j'aime mieux ne pas vous répondre." Dans ce moment, notre jeune fils était malade, et nous avions besoin d'un berger. Nous prîmes ce jeune inconnu. Nous sommes très-contentes de lui ; il est soigneux et intelligent, et il est pieux et doux comme un ange. Notre jeune fils sera bientôt guéri, et nous n'aurons plus besoin de Félix ; mais il peut rester chez nous aussi longtemps qu'il voudra : tant que nous aurons du pain à la maison, il y en aura un morceau pour lui.

Ces paroles naïves de la bonne fermière redoublèrent l'intérêt que M. Dulac éprouvait pour Félix, et le confirmèrent dans la résolution qu'il avait prise d'avoir soin de lui.

— Quels sont vos projets pour l'avenir ? lui dit-il un jour. Vous ne pouvez pas toujours garder les troupeaux.

— Vous avez bien raison, monsieur, répondit Félix. Je voudrais savoir une profession qui me permit d'habiter la campagne, et de soutenir mon existence par le travail de mes mains. Oh ! si je pouvais devenir jardinier !

— Eh bien, voulez-vous venir chez moi ! Je vous traiterai comme mon fils. J'ai une ferme que je fais valoir ; j'ai aussi un petit jardin, que je cultive moi-même : je me ferai un plaisir de vous apprendre le peu de jardinage que je sais, c'est-à-dire ce qui suffit à un habitant de la campagne qui vit d'une manière modeste, et qui ne veut avoir recours ni au marché ni à ses voisins pour tout ce que son terrain peut lui rapporter. Venez : nous travaillerons tout le jour ; et le soir, vous donnerez à mes jeunes enfants quelques leçons des langues française et latine.

Leur mère, à qui j'ai parlé de vous, et qui est charmée de cet arrangement, ne fera point de différence entre vous et eux.

Pendant que M. Dulac parlait ainsi, Félix paraissait profondément ému. Une larme brûlante, qui tomba de ses yeux, fut d'abord sa seule réponse. Il n'avait pas la force de parler ; il porta en silence la main de M. Dulac à ses lèvres. M. Dulac, aussi ému que lui-même, l'embrassa avec effusion. Félix alors, en pleurant et en sanglotant, exprima sa reconnaissance dans les termes les plus énergiques et les plus élogieux.

Ce qui le charmait le plus, c'était de n'être point à charge à son bienfaiteur et de l'indemniser d'une partie des dépenses qu'il ferait pour lui, par les leçons qu'il donnerait à ses enfants. M. Dulac avait imaginé cette sorte de compensation pour ménager sa délicatesse.

Dès le lendemain, Félix, après avoir fait ses remerciements et ses adieux à la bonne fermière, était installé chez M. Dulac.

(A continuer.)

FIRMIN E. PROULX,
Propriétaire-Gérant.